

TENNIS RENCONTRE

# Alexia Dechaume-Balleret : le sens du partage

L'ancienne 46<sup>e</sup> mondiale, installée près de Monaco, évoque sa vie de coach et ses expériences sur le circuit WTA comme avec Amélie Mauresmo ou en Fed Cup. Toujours avec passion

Rendez-vous est pris au Loft. Au port de Fontvieille. Visiblement, Alexia Dechaume-Balleret y a quelques habitudes. C'est vendredi matin. Les touristes affluent plutôt vers le port Hercule. Le lendemain, elle assistera au mariage de Benjamin, son beau-fils, « à l'église de Monaco, là où on s'est marié avec Bernard ! » Bernard, c'est Bernard Balleret, le papa de "Balou junior". L'ancien "première série" dans les années 80 (N°22), joueur de Coupe Davis de Monaco et "prof" au Monte-Carlo Country-club, partage la vie d'Alexia depuis 25 ans. Installée sur les hauteurs de Monaco, l'ancienne n°46 mondiale (en 1992) avoue qu'elle aimerait se poser un peu plus. Il est peut-être temps, à 44 ans.

Mais depuis qu'elle a mis un terme à sa carrière pro en 2000, elle n'a pas eu le temps de chômer, Alexia.

Amélie Mauresmo, Aravane Rezaï, Virginie Razzano, la Fed Cup, etc., elle retrace sa vie de coach. Et parle de son engagement au sein de « Sport for life », une fondation dédiée à la passion du sport.

## Alexia, un mot sur vous ?

Je suis née à La Rochelle mais je n'y ai quasiment pas habité. J'ai grandi à Argenton-sur-Creuse (Creuse) puis à Châteauroux. J'ai commencé juste à côté du stade de foot, à La Berrichonne, où ma maman était éducatrice. On habitait en face; quand elle jouait avec ses amis, je faisais du mur.

## Vous avez vite été repérée...

Vers 7 ans. Je m'entraînais avec Jocelyne Giraldu, qui dirigeait le tennis-études de Blois. Elle venait tôt le matin à Châteauroux juste avant l'école. A 10 ans, j'ai intégré l'internat à Blois. Puis Anne-Marie Rouchon s'est occupée de moi avec Pascal Musseau, qui dirigeait le sports-études régional. À 15 ans, je suis partie à l'INSEP puis à Roland-Garros. J'étais le petit espoir, le petit phénomène. La Fédé m'avait mis un team, avec Philippe Duxin et Sandrine Testud, et Bernard (Balleret) m'entraînait ici.

## À 29 ans, c'est la fin de carrière...

En 2000, à l'open d'Australie. J'adorais ce tournoi. J'y suis allée en sachant que je n'étais pas prête, j'ai perdu au 1<sup>er</sup> tour! Après ça, j'ai dit stop. Je n'avais plus envie de faire les concessions, les entraînements. Il fallait que je passe à autre chose.



(Photo A.B.)

## Repères

- Née le 3 mai 1970 à la Rochelle
- N°46 mondiale en 1992. Trois finales sur le circuit WTA. Six titres en double.
- 8<sup>e</sup> de finaliste à Roland-Garros; 16<sup>e</sup> de finaliste à l'Australie, Wimbledon et l'US Open

## Plus beaux souvenirs ?

Ce ne sont pas forcément des victoires, mais des matches : Chris Evert sur le Central de Roland, Martina Navratilova à Los Angeles. J'ai "vadrouillé" entre deux générations. J'ai aussi eu la chance de jouer contre Steffi Graf, Monica Seles, etc.

## « L'association Murray-Mauresmo ? Je trouve l'idée géniale ! »

## Pourquoi n'êtes-vous pas allée plus haut ?

Il m'a manqué la rencontre avec quelqu'un qui me fasse travailler sur la confiance en moi. Si j'avais pu partir dans le privé, aussi... Je ne dis pas que ça aurait changé des choses, mais j'ai perdu du temps. Ce n'était ni un manque d'envie, car j'étais teigneuse, ni un problème physique. A mon époque, on n'avait pas besoin d'être une athlète pour être dans le top 20. Aujourd'hui, ce ne serait plus possible. Même si on bossait bien avec Bernard, ce n'était pas une solution de s'entraîner avec son mec. C'est une patte, et moi j'ai un caractère de cochon. Mais je suis allée au bout de mon truc.

## Aviez-vous prévu de devenir entraîneur après votre carrière ?

Oui, c'était assez clair, je voulais transmettre. Donner. En janvier, j'arrêtais de jouer, et en mars j'entraînais Amélie Mauresmo, que j'avais rencontrée à Roland-

Garros par l'intermédiaire de son ancien entraîneur, Patrick Simon. Une super-expérience de 2 ans.

## L'association Mauresmo-Murray ?

L'idée est géniale ! Murray est allé chercher ses compétences; il s'en fiche que son entraîneur soit un homme ou une femme. Ça montre son ouverture d'esprit, son intelligence. Quelque part, il doit se retrouver en elle. Amélie est passionnée, elle peut lui apporter des petits détails. En tout cas, maintenant, je regarde les matches de Murray !

## Joueuse, Mauresmo avait une pression énorme, non ?

Oui, très forte. Une année, elle avait tout gagné avant Roland, et elle avait perdu au 1<sup>er</sup> tour (en 2001) alors que tout le monde la considérait favorite. La presse n'est pas comme ça avec Tsonga, Monfils ou Gasquet parce que je pense qu'elle ne considère pas qu'ils soient en mesure de gagner à Roland-Garros, alors qu'Amélie, à l'époque, oui.

## Toujours en contact avec elle ?

Bien sûr. Après, je me suis occupée de Stéphanie Cohen-Aloro. Puis Amélie m'a téléphoné. Elle avait de nouveaux objectifs comme gagner des Grands Chelems, devenir n°1 mondiale. Elle voulait se concentrer sur son tennis. Moi, j'ai géré tout le reste. Appelez-ça comme vous voulez, secrétaire personnelle, manager, personne de confiance. Je l'ai fait pendant 5 ans. Pour Amélie, la

réussite, c'est celle d'une équipe. On était un petit groupe autour d'elle, on partageait les choses, comme la victoire à Wimbledon. Elle avait zéro souci à gérer. Elle se remettait sans cesse en questions, comme les grands champions. Regardez Nadal, il gagne Roland, trois jours après, il repart sur un autre tournoi. Eux, pour le coup, c'est vraiment la passion qui les anime.

## « Y'a beaucoup plus de sensibilité chez les filles »

## Gérer les relations humaines, pas évident, non ?

La première qualité, c'est de dire les choses. Il ne faut pas chercher à être sur le devant de l'affiche. C'est vrai qu'on se fait des ulcères. Y'a pas que des trucs agréables à dire pour évoluer. À un moment donné, une joueuse doit être autonome, même si l'entraîneur donne une direction il ne fait pas tout. Celle qui a l'envie et le feu à l'intérieur, c'est la joueuse.

## Votre expérience à la Fédé et pendant 4 ans en Fed Cup ?

Après Amélie, Patrice Hagelauer (DTN) a pensé à moi pour être responsable du haut niveau féminin : j'ai dit OK. J'ai dû arrêter mes activités de consultante pour Eurosport, où je me régalaïs. Mais je me suis précipitée, je pensais avoir une liberté d'action différente, je ne me suis pas retrouvée dans le truc... J'ai arrêté au bout d'un an. Puis Nicolas



En 1987, aux "France juniors", à Roland-Garros. (Ph. A.B.)

Escudé, le nouveau capitaine de la Fed Cup, m'a proposé de devenir l'entraîneur de l'équipe. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir, j'ai dit oui. Une bonne expérience mais difficile. Ils nous tombaient toujours un truc dessus : quand ce n'était pas Aravane (Rezaï), c'était Marion (Bartoli)... Chez les filles, y'a beaucoup plus de sensibilité que chez les garçons.

## Amélie n'a pas pensé à vous quand elle a pris la suite de Nicolas Escudé en 2012 ?

Elle m'a passé un coup de fil, m'expliquant pourquoi elle ne faisait pas appel à moi. Ce que j'ai compris. Il faut savoir passer à autre chose. C'est ça le métier d'entraîneur ! Avec Nico (Escudé), j'étais associé à toutes les discussions : et comme y'avait eu quelques malentendus, avec Alizé (Cornet) notamment... Amélie voulait un coach étranger (Gabriel Urpi), mais c'est sûr que ça m'aurait fait kiffer ! Après, j'ai entraîné Virginie Razzano. Et là, depuis fin janvier, je m'occupe de Pauline Parmentier.

## Votre implication envers la fondation "Sport for life" ?

C'est un projet qui me tient à cœur. La fondation est gérée en Suisse par Pascale Arribé, qui a monté ça avec un Canadien, Hugues Quennec. Le but est d'accompagner des projets sportifs. On suit trois jeunes joueuses, Emmanuelle Salas, Jade Suvrijn et Salma Djoubri. On les aide grâce à nos connaissances, sur le plan financier, juridique, structures, partage d'expérience, etc. On veut les accompagner, faire un bout de chemin ensemble. "Sport for life" véhicule des valeurs autour du sport. Il y a un esprit autour de l'échange, du partage.

ANTHONY BOYER